

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le chiffonier de Paris

Pyat, Félix

Berlin, 1848

Acte I.

urn:nbn:de:hbz:5:1-22270

Jean, prenant le portefeuille et lisant. « Jacques Didier! ... » (*Voyant Didier mort.*) Et il l'a tué le scélérat, un pauvre diable d'homme du peuple comme lui; est-il Dieu possible que nous nous mangions ainsi les uns les autres?... Nous sommes pires que les loups... Ah! le gueux, c'était bien la peine de l'empêcher de se tuer, pour qu'il en tue un autre!... Mais c'est ma faute aussi, moi, voilà ce que c'est que d'être sou!... je l'aurais laissé se noyer, le brigand... il aurait été si bien à fond; ou du moins j'aurais sauvé l'autre!... j'aurais eu la force, des bras, des jambes... C'est ma faute!... maudit vin!... je ne me soulerai plus... Oh! non; non, je ne boirai plus!... je le jure ici sur le corps de ce pauvre homme!... Ne restons pas là... on ne gagne jamais rien où il y a un mort... Et mon sac!... (*Il cherche son sac et heurte la hotte de Garousse.*) Sa hotte, une hotte toute neuve encore!... Et voler avec ça!... En voilà un gredin qui avait du vice! Si jamais je le retrouve!... (*Il endosse la hotte.*) Il ne méritait pas même le sac, si ce n'est pour le mettre dedans! (*Il met le sac dans la hotte.*) On vient... filons! (*Il souffle la lanterne et sort à droite en courant. Au même instant une patrouille débouche de gauche et, apercevant Jacques Didier, va vers lui.*) — Rideau.

ACTE I.

DEUXIÈME TABLEAU.

Vingt ans après.

Le théâtre représente une chambre et un grenier séparés par un petit palier. Le grenier se trouve élevé du théâtre à la hauteur de deux mètres. Au-dessous est une balustrade où vient finir le grand escalier. Sur le palier, à gauche, un petit escalier qui conduit au grenier. Sur ce même palier, à droite et de plain-pied, une porte donnant dans la chambre de Marie (intérieur très-propre). Dans cette chambre, au fond et au milieu, une fenêtre avec rideaux; à droite, dans le coin, une porte donnant dans un cabinet. Du même côté, en avant, une commode avec une glace et

une image de sainteté; sur la commode, un pot avec sa cuvette, entre deux autres petits pots de fleurs. Au milieu de la chambre, une petite table à ouvrage, une lampe en cuivre allumée, boîte, fil, ciseaux, morceaux d'étoffes, dentelle noire, chaise auprès de la table. A droite de la fenêtre, un poêle avec son tuyau qui aboutit dans le mur. A gauche de la fenêtre, un porte-manteau où sont accrochées plusieurs robes; plus loin, des gravures de modes. A terre, près la porte du cabinet, un réchaud et un panier à charbon. — Dans le grenier, sur le devant, à gauche, une petite table sur laquelle sont posés la lanterne, un chandelier en fer; un bol, un pot à l'eau ébréchés; du même côté, sur le mur, un morceau de glace. Près de la table, un vieux tabouret. A droite, près de la muraille, une vieille chaise; puis la hotte, celle du Prologue, sale, brisée, avec le crochet dedans. Au fond, à gauche, une vieille couverture qui pend et qui cache le lit. Intérieur pauvre, délabré, noir, éclairé seulement par un petit châssis à tabatière. — Nuit de carnaval.

Scène I.

MARIE, seule, simplement vêtue, assise à la table et travaillant à une robe de satin rose, recouverte de dentelles noires. **LE PÈRE JEAN**, seul, couché tout habillé, se trouvant caché par la couverture.

Au lever du rideau on entend sonner une demie.

Marie. Onze heures et demie!... mes yeux, mes mains se lassent; je ne peux plus tenir mon aiguille... je suis tout abattue et je ne sais pourquoi j'ai envie de pleurer! Allons, allons, il faut achever mon ouvrage.. il faut rendre cette robe demain matin de bonne heure.. Mon feu s'éteint, ma lampe baisse... qu'il fait sombre, qu'il fait froid!... Oh! que les morts doivent avoir froid dans la terre!.. Que je suis sotte! ils sont moins mal que les vivants!.. je voudrais être morte, comme mes pauvres parents... Ne suis-je pas seule déjà, comme si j'étais enterrée? et avec ça... travail et misère par-dessus le marché! Quelle robe!.. elle n'en finit pas... Oh! si seulement ma mère était là avec moi, j'aurais encore du courage! Elle me donnait du moins, en m'embrassant matin et soir, la force de travailler, quand je travaillais pour deux, de gagner le pain de la journée, quand nous étions

deux à le manger. Mais depuis que je suis seule sur la terre, je n'ai plus le cœur de vivre... je ne peux pas même achever cette robe aujourd'hui!... Maudit fil qui casse toujours... Au fait, que suis-je et que serai-je? Quel présent et quel avenir! (*Elle reprend une aiguillée de fil.*) De la veille, de la peine dans les moments de presse; la faim, la gêne dans la morte saison; et toujours tout seule! Voilà mon sort!... Oui, oui, toujours le besoin, la fatigue et l'ennui... Ah! je voudrais aller rejoindre ma mère, je voudrais mourir!... (*Pendant ces tristes réflexions, ayant achevé la robe.*) Enfin, la robe est faite, ce n'est pas dommage!... (*Elle pique son aiguille sur sa pelote, quitte son dé et se lève, puis pose la lampe sur la commode et ôte sa robe.*) Voyons, essayons-la pour voir si elle va bien!... (*Elle met sa robe rose et se regarde dans la glace avec un certain contentement, puis avec regret et désir à la fois.*) Heureuse femme qui la portera! le mal pour moi, le plaisir pour pour elle; elle sera fêtée, remarquée avec cette robe!... Cela me va bien aussi... (*Soupirant.*) Mais à quoi bon? à quoi me sert-il d'être jeune et belle?... Pour vivre seule, toujours seule, dans un coin, à l'abandon. Ne serai-je pas toujours pauvre? Aurai-je jamais seulement une pareille robe à moi?... (*Elle se regarde encore.*) C'est singulier, en me regardant, je finirais par le croire... mon miroir le dit... le menteur!... (*Avec complaisance.*) Mais oui, je porterais le satin tout comme une autre!... Que me faudrait il encore avec cette robe?... un beau collier de perles blanches; puis des cheveux à l'anglaise et tressés en couronne par derrière!... Je serais vraiment bien comme ça, puis, quand je serais arrangée ainsi, il me faudrait une voiture à deux chevaux, pour aller en soirée; non, au spectacle; non au bal... (*Elle saute de joie.*) Là, j'aurais des adorateurs qui m'admiraient, qui diraient tout bas: La jolie personne! et moi je passerais sans faire semblant d'entendre, et entendant tout!... Puis un beau jeune homme m'invitera à danser: puis il m'aime, m'épouse, et nous vivons longtemps heureux, heureux!... Oh! que je suis folle!... il y en a pourtant qui ont tous ces bonheurs-là! mais moi, je mourrai sans les connaître. (*Elle entend au dehors les cris, les chants, tous les bruits du carnaval!*) Oh! le bal, le bal masqué que je n'ai jamais vu, la musique, la danse, les amusements des autres! Mais à quoi vais-je penser ce soir? ces chants me font perdre la tête... Non, non tous ces plaisirs ne sont pas faits pour moi. Pour moi, travail, douleur, et puis mourir! (*Elle jette un dernier regard dans la glace et soupire.*)

Scène II.

MARIE, MAZAGRAN, TURLURETTE, PAULINE, LOUISE. *Elles sont déguisées en hussards, débardeurs, etc.*

Mazagran, entrant avec les jeunes filles et surprenant Marie encore habillée devant le miroir. Habillée à cette heure! ... et grande tenue!

Turlurette. Ah! surnoise, on t'y prend!

Pauline. Tu te décides donc à faire comme nous?...

Louise. Tu viens donc avec nous?...

Marie, honteuse. Non, j'essayais cette robe que je finis.

Mazagran. Tu l'as? garde-la...

Pauline. Oui, pour une fois?

Louise. Elle te va bien...

Turlurette. Très-bien!

Mazagran. Un peu montante... c'est égal... viens tout de même...

Marie. Mais elle n'est pas à moi, vous dis-je.

Mazagran. Il y a assez longtemps que tu en fais pour les autres, tu peux bien en porter une aujourd'hui.

Toutes. Oui... oui...

Mazagran. D'ailleurs, c'est dans l'intérêt de la pratique; tu verras mieux les défauts à l'essai.

Pauline. Certainement!

Louise. Elle a raison!...

Turlurette. Sans doute...

Mazagran. Et puis, au diable la gêne!... Tout est permis en carnaval, le carême est assez long. Viens avec nous à l'Opéra!

Marie. A l'Opéra!...

Mazdgran. A l'Opéra! Après le bal... nous souperons à la Maison d'or, c'est ça qui est bon genre! nous mangerons du homard!

Louise. Et des glaces.

Pauline. Et de la tête de veau.

Turlurette. Et des pieds de mouton...

Toutes, entourant Marie. Allons! allons à l'Opéra!

Marie. Ah! ça doit être bien beau, l'Opéra! mais je n'ose...

Mazagran. Qui t'en empêche? Pauvre voisine, tu

meurs d'ennui, nous voulons te distraire; tu ne peux pas toujours travailler, il faut bien rire un peu... Comme nous allons nous amuser... cent musiciens, mille danseurs, le bruit, la foule, le lustre et les rafraîchissements... Allons! cette fois, c'est dit, nous t'emmenons... n'aie pas peur, nous te ramènerons et dans ta robe.

Marie, décidée. Va pour la robe!...

Toutes, avec joie. Allons donc!

Marie. Mais je n'ai pas de coiffure...

Mazagran. Ah! oui, et une femme sans coiffe, soldat sans armes; mais tiens avec le reste de la dentelle nous allons te faire camail; vite, vite, à l'œuvre!

Toutes. A l'œuvre!

Mazagran. Tu vas voir comme nous allons t'expédier ça... en amies! (*Mazagran et les autres, qui médisaient du travail tout à l'heure, se mettent à l'ouvrage avec une merveilleuse activité, et terminent un capuchon de dentelle en un clin d'œil.*)

Marie. Quelle ardeur! Ce que c'est que de travailler pour le plaisir!

Toutes les Grisettes.

AIR: La rilla, fla, fla.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

La rilla, fla, fla.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

Le bonheur est là.

Pauline, improvisant tout en travaillant.

Napoléon Musard

Et son ami Chicard

Commencent sans retard,

A minuit moins un quart.

Toutes.

Vive l'Opéra! etc.

Louise, même jeu.

Ainsi dépêchons-nous!

Hussards et tourlourous!

Que l'emp'reur dise à tous:

„Je suis content de vous.“

Toutes.

Vive l'Opéra! etc.

Mazagran, même jeu.

Au bal de l'Opéra,

Le jour du mardi gras,

Le dernier des soldats

Meurt et ne se rend pas!

Toutes.

Vive l'Opéra! etc.

(Après le chœur elles se lèvent en disant: Ah! c'est fini!...)

Mazagran, lui mettant le capuchon. Quelle tournure! hein! qu'en dis-tu?... Comme ça lui va!

Toutes. Est-elle gentille!

Mazagran. Tu seras la mieux coiffée du bal... Elle nous enfoncera toutes!...

Marie, étourdie. Ah! que vais-je faire!... je suis folle!...

Mazagran, ouvrant la porte avec un geste militaire. Attention! garde à vous!.. Pas accéléré, arche... (Elles sortent en riant et chantant.)

Vive l'Opéra! etc.

Scène III.

JEAN, grisonnant et propre, réveillé par le chant et allumant sa lanterne.

Oh! oh! le faubourg est en train ce soir. Allons, chiffonniers, amoureux, la nuit est notre journée, à nous, journée de plaisir pour les uns, de peine pour les autres!.. à l'ouvrage! (Prenant sa hotte.) Diable! elle est un peu faite... elle en demande bientôt une autre... il y a près de vingt ans qu'elle me sert; oui depuis le jour où j'ai promis à ce pauvre Didier de veiller sur sa fille... Allons travailler. (Entendant chanter encore, il endosse sa hotte et descend de sa mansarde.) Quel sabbat! Ah c'est le mardi gras. Voilà mon domino, à moi... (Il montre sa hotte. Prêtant l'oreille à la porte de Marie.) Chère petite voisine... elle dort sans doute, car sa journée est finie, quand la mienne commence... (Faisant signe de lui parler.) Bonsoir.. bonsoir... (Il descend le grand escalier à la balustrade.) — Rideau de manœuvre.

TROISIÈME TABLEAU.

Un Cabinet de la Maison dorée.

Au fond, de chaque côté, fenêtres. Au milieu, une cheminée, glaces, pendules, candélabres, garde-feu, chaises devant la che-

minée. A droite, un divan; une porte au premier plan, du même côté. A gauche, une table servie, éclairée par des bougies. Au lever du rideau, Henri est assis près de la cheminée, un journal à la main, Gripart, sur le divan, Lourdois à gauche de la table; Loiseau à droite, le comte de Frinlair au bout.

Scène IV.

HENRI BERVILLE, *mise de bon goût*; **LE COMTE DE FRINLAIR**, *en costume bourgeois, fort élégant*;
LOISEAU, LOURDOIS, GRIPART, *d'guisés*;
UN GARÇON DE RESTAURANT.

Loiseau, *appelant*. Garçon, la carte!

Lourdois, *même jeu*. Garçon, du papier!

Gripart, *même jeu*. Garçon, des cartes!

Frinlair, *même jeu*. Garçon, des cigares!

Le Garçon, *est entré*. Voilà, voilà, messieurs! (*Il apporte les objets demandés.*)

Loiseau. Des huîtres, d'abord.

Lourdois, *à Loiseau*. C'est ça!... rédige la carte, et passe moi le reste de la feuille, que je fasse mon journal avec le papier de restaurant.

Loiseau. Lequel de tes journaux fais-tu donc à cette heure?

Lourdois, *prenant du papier que lui passe Loiseau*. Le *Journal des Demoiselles*... J'ai deux articles à faire: l'un sur la modestie, l'autre sur les confitures. Si encore nos dames de chez Musard étaient arrivées, ces collaborateurs-là me donneraient des idées, du moins pour le dernier.

Loiseau. Sur la modestie?

Lourdois. Non, sur les confitures... (*On rit*)

Gripart, *un jeu de cartes en main, et se levant*. En attendant, nous autres, une partie de lansquenet.

Frinlair, *faisant de l'absinthe*. J'aimerais mieux une partie de cheval; il fait nuit, il tombe du verglas; je parie cinquante louis que je vais maintenant de Paris à Saint-Cloud à reculons, en une heure et demie. Henri, pariez-vous?

Henri. Non.

Gripart, *allant à Henri*. Jouez-vous, Henri?

Henri. Non.

Loiseau. Quel vin veux-tu?

Henri. Je n'ai pas soif.

Loiseau. Aimes-tu... le filet? *(Il écrit sur la carte.)*

Henri. Je n'ai pas faim.

Lourdois. Henri, mon bonhomme, qu'as-tu donc?

Henri. Je m'ennuie.

Lourdois. Tu t'ennuies. Ah! bien, alors fais mes articles. C'est homœopathique, ça te guérira; j'en suis à la modestie d'abricot et aux confitures de Ninon... *(On rit.)* aux confitures d'abricot, veux-je dire... diable, je mêle tout ça...

Loiseau. Quelle... marmelade!... *(Il écrit sur la carte. On rit.)* Je ne connais pas d'homme qui ait le plaisir plus triste que cet Henri.

Frinlair, avec intention. Ah! dame! à la veille de se marier, il y a de quoi; vous en savez quelque chose, vous autres maris!

Loiseau. Mais non, je l'ai toujours vu... croûte aux champignons? *(Il écrit sur la carte. On rit.)*

Henri. Que voulez-vous? tous vos bals m'assomment. Ça vous amuse, vous! moi, ça me rend triste comme un bonnet de nuit.

Loiseau. Allons bon! le voilà encore à l'état de Werther!... Il rumine quelque Charlotte.. russe. *(Il écrit sur la carte. On rit.)*

Henri. Oui, bals d'Opéra, bals du monde, tous vrais bazars de femmes et d'hommes à vendre, où les honnêtes filles viennent chercher un mari qu'elles payent, et les autres un amant qui les paye... C'est gai comme une foire...

Loiseau. Soit, mais le souper... Allons, mets-toi à table au moins! Avale ta tristesse!

Henri. Bah! je suis dégoûté de tout... même de tes bons mots... *(Il jette son cigare et se lève.)* Heureusement que je vais me marier, c'est une manière de se suicider! *(Il s'assied à droite de la table.)*

Loiseau. Mais c'est sérieux, parole d'honneur! il va mourir... Garçon! le potage!

Gripart. Et à table! ça fera venir les dames.

Lourdois. Comment? toi si caressé, si mijoté, si bichonné des femmes et de la Providence, qui as tout pour toi, jeunesse et richesse; toi, la clef des cœurs, la fleur des pois... et des fèves... *(Le garçon apporte le potage.)*

Loiseau. Tiens, j'oubliais les légumes! *(On rit.)*

Henri. Eh bien! oui, j'ai tout! et je n'ai rien... J'ai

vécu grandement, richement, c'est vrai, grâce à mon tuteur, qui m'a laissé maître de ma conduite et de mon argent... J'ai couru comme un fou, comme vous tous, après le bonheur, après l'amour!... et je me suis trompé comme vous... j'ai pris le plaisir pour l'un, la volupté pour l'autre... Les femmes, le vin, le jeu, les chevaux, le possible et l'impossible, j'ai tout épuisé, tout... jusqu'au duel, jusqu'à la guerre (je me suis battu avec amis et ennemis à Paris et à Alger)... J'ai vidé le fond du verre, et je n'y ai trouvé enfin qu'amertume et lie, ennui, dégoût, et même, riez si vous voulez, remords!... et tout blasé qu'est ce cœur, j'y sens toujours un vide, un besoin... de Tantale... Oui, j'ai faim, j'ai soif encore de cet amour, de ce bonheur dont je n'ai pu me rassasier!

Loiseau. Garçon! deux rosbiffs pour un! *(On rit.)*

Lourdois. Combien cette tirade-là pour mon journal? .. On écrit ces choses-là tout au plus, mon cher, on ne les parle pas... ici surtout! Vide de cœur... allons donc!... d'estomac... bien!... Qu'est-ce qui a un cœur?... Soif d'amour!... faim de bonheur!... quel poète!... ça se calmera après souper. *(Le garçon sert.)*

Henri. Non, je suis un homme mort; je peux bien manger et boire encore... autant que vous, parbleu! mais je vous le dis, c'est un cadavre qui boit et qui mange; la mort est au cœur... La vie, la seule et vraie vie, c'est l'amour... et l'amour n'est plus pour nous... c'est là notre punition et sa vengeance! Nous ne pouvons plus trouver une femme qui nous donne le bonheur au lieu de nous le vendre, qui nous rende la vie que nous n'avons plus!... Ce n'est pas au bal, du moins; que je trouverai cette femme-là... et c'est pourquoi j'ai le bal triste.

Lourdois. Aussi, fais comme moi; quand j'entre au bal, je laisse toujours mon cœur au bureau avec ma canne, pour les reprendre en sortant.

Loiseau. Et moi, je mets mon cœur dans mon verre, j'aime mieux les vieux vins que les jeunes filles! Garçon, le bordeaux!

Frinlair. L'un n'empêche pas l'autre... ça va bien de front, mais ça ne vaut pas de cheval!... Ah ça, mais vous, monsieur Henri Berville... *(Avec une intention très-marquée.)* est-ce que vous n'aimez pas au moins votre riche fiancée, mademoiselle Claire Hoffmann?... *(Le garçon apporte le bordeaux.)*

Henri. Je l'épouse!... C'est une belle et aimable femme,

sans doute, pour ceux qui veulent, comme vous, comte de Frinlair, les grands airs et la fierté; je conçois, sans le ressentir, l'amour platonique qu'elle vous inspire, dit-on. Oh! ne soyez pas jaloux!... Pour moi, c'est ce que le négociant Gripart appelle un capital; c'est une affaire, ou plutôt c'est une fin; oui, c'est pour en finir que je me marie... Après le mardi gras, le mercredi des cendres! Désormais je ne vivrai plus que pour l'argent... Je vais devenir Hoffmann et compagnie, je serai la compagnie... avec du ventre... j'engraisserai, je traiterai les gens comme des chiffres... je serai électeur, éligible, député, homme à cordons et à bandelettes, décoré et embaumé! Dites, dites sur moi la prière des morts et versez le vin en guise d'eau lustrale; enterrez-moi, mariez-moi!... C'est pour me rendre les derniers devoirs que je vous ai réunis. Buvez! buvez! à mort! c'est le souper des funérailles antiques, mon dernier souper de garçon!

Tous, trinquant. A ses funérailles!

Scène V.

LES MÊMES, MAZAGRAN, puis MARIE masquée, PAULINE, LOUISE, TURLURETTE.

Tous. Ah! Mazagran! enfin!

Mazagran. A table déjà!... sans nous attendre!... c'est du propre... Entrez, mesdames!... et vite! (*Marie et les jeunes filles entrent, et s'asseyent à table. Mazagran regardant sur la table.*) Les monstres ont déjà avalé le potage!... C'est une horreur! réparons le temps perdu! rattrapons-les avant le champagne. (*Loiseau sur le devant tournant le dos au public, Marie à sa droite faisant face au public; au-dessus Frinlair, Mazagran à sa droite; Lourdois dans le bout, Turlurette à sa droite; puis Gripart, Louise à sa droite; Henri sur le devant tenant le journal.*)

Louise, à Mazagran. J'ai une soif!

Turlurette. J'ai une faim!

Pauline. J'ai soif et faim...

Mazagran. Et moi donc, j'ai les talons dans l'estomac.

Lourdois, à Mazagran. Oui, mange et bois, ma chère, tu as besoin de t'étourdir; décidément ce scélérat d'Henri te trompe, il te quitte.

Mazagran. Il m'aurait bien plus trompée s'il ne m'eût pas quittée. (*On rit.*) Il passe, il trépasse à l'état de

mari, quoi! Je suis veuve, et qui dit veuve, dis libre!... après mon deuil, dans un mois, je me renchaîne... pour un bonheur de trois, six, neuf, à volonté... Passez-moi les cornichons!

Pauline. Trois, six, neuf, c'est un peu long, ma chère!

Louise. Oh! c'est résiliable!

Turlurette. Et sans frais.

Mazagran. Hé! là-bas, Henri, venez donc nous verser à boire. Parce que vous êtes défunt, mon cher, ce n'est pas une raison pour faire mourir les autres de soif! (*Elle passe près d'Henri, qui ne lui répond pas.*) Quel catafalque! ... (*A Marie.*) Qu'est-ce que tu dis de ce souper-là, Marie?...

Marie. Oh! chut, tais-toi, je suis éblouie, étourdie; ces lumières, ce bruit, le bal! Oh! ne m'interroge pas!

Gripart. Quelle est cette belle inconnue?

Loiseau. Elle ne mange pas!

Lourdois. Elle ne boit pas!

Frinlair. Elle ne parle pas! C'est un objet d'art... Ah ça, la belle, pourquoi diable êtes-vous si réservée et si masquée?

Tout le monde, excepté Henri. Oui, oui.

Frinlair. Êtes-vous de marbre, êtes-vous de carton-pierre? ou bien est-ce une surprise, une surprise agréable que vous nous gardez pour le dessert?

Henri. Cette jeune fille est triste sans doute parce qu'elle est au milieu de vos folies, masquée parce que vous êtes découverts, (*Se levant.*) vous, l'homme-cheval, (*On rit.*) vous, Lourdois, gros Silène, (*Même jeu.*) vous, Loiseau, avec vos yeux de satire, (*Idem.*) vous, Gripart, avec vos mains de râteau; parce qu'elle nous voit tous enfin tels que nous sommes, et qu'elle a peur de nous.

Frinlair, se levant. Oh! nous la dresserons bien. Quand on a élevé miss Annette, le rétif ne fait pas peur. (*A Marie qui est restée marquée.*) Voyons ce pied... et ce cou... et cette tête... (*Il lui enlève son masque.*) La vue n'en coûte rien.

Marie, stupéfaite. O mon Dieu! où suis-je? (*Elle se lève et se cache la tête dans ses mains.*)

Henri, à part. Pauvre fille!

Frinlair. C'est pur sang!... parole d'honneur!... C'est beau, c'est fin, c'est neuf, comme Suava, une vraie pouliche de race.

Henri, frappé de la beauté pudique de Marie. Oh! assez,

assez, monsieur le comte, vous vous conduisez ici comme un maquignon.

Frinlair, *allant à gauche et d'un air moqueur. Et vous sans doute comme un chevalier. Voyons donc! (Il veut embrasser Marie, qui recule.)*

Henri, *se rapprochant. Ah! centaure que vous êtes, maltraiter une femme! Mais votre mère n'est donc pas une femme? Laissez cette jeune fille... je vous l'ordonne. (En voulant protéger Marie, il lui déchire la dentelle de sa robe, à partir de la taille jusqu'en bas.)*

Marie. Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait!... Pourquoi, pourquoi suis-je venue là? *(Elle se sauve avec horreur.)*

Mazagran, *l'arrêtant. Marie! Marie!*

Marie. Oh! laisse-moi, tu m'as perdue! *(Elle sort.)*

Mazagran. Perdue! pauvre robe! *(On rit.)*

Scène VI.

LES MÊMES, moins MARIE.

Henri, *s'adressant à Frinlair. Ah! vous voilà content! vous voilà fier! vous faites fuir les femmes, monsieur; c'est là tout votre courage, sans doute?*

Frinlair, *à part. Ma vengeance enfin! (A Henri.) Vous allez retirer cette offense, j'espère?*

Henri. Je ne reprends jamais ce que je jette.

Frinlair. C'est donc à moi de le relever comme il convient.

Henri. A votre aise!

Frinlair. Vous savez à quoi vous engagez ces paroles?

Henri. A tout ce qu'il vous plaira.

Frinlair. Soyez donc prêt au jour.

Henri. Quand vous voudrez!

Loiseau, *se levant avec tous les autres. Ah! messieurs, pour une grisette! (Henri prend son manteau et sort.)*

Tous. Oui, oui, pour une grisette!

Mazagran, *un verre de champagne en main, à Pauline qui fume un cigare. A-t-elle du succès!*

Frinlair. Oh! nous n'allons pas finir ça.

Mazagran. Finir! jamais...

Tous. Jamais!

Gripart. Et notre partie?

Loiseau. Et le champagne?

Lourdois. Et mon journal... collaborons.

Tous, chantant et dansant.

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

La rilla, fla, fla, etc.

(Rideau de manoeuvre.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Intérieur du grenier de Jean et de la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau.

Scène VII.

MADAME POTARD. *Au lever du rideau, on voit madame Potard arrivant sur le palier au haut de l'escalier où se trouve la balustrade; elle frappe, ouvre la porte de la chambre de Marie, entre avec une corbeille enveloppée, puis regarde avec soin.*

Personne! (Elle pénètre dans le cabinet avec la corbeille, et revient les mains vides.) Personne! tant mieux! je garderai tout. (Frappant sur sa poche, puis tâtant, fouillant et s'apercevant qu'elle a perdu quelque chose.) Mon Dieu, j'ai perdu... tout perdu!... Quel malheur!... Oh! non! pas possible! cherchons bien!... (Elle rentre dans le cabinet, et revient dans la chambre avec angoisse.) Rien là, rien ici, nulle part! vite, vite! courons vite par où j'ai passé. Le paquet sera tombé dans la rue, je le sentais encore tout à l'heure; on l'a peut-être déjà pris!... Il faut que je le retrouve!... Allons vite!... Quelqu'un!... (Elle se cache derrière le petit escalier qui conduit chez le père Jean. Marie entre, et madame Potard sort sans être vue.)

Scène VIII.

MARIE, *hors d'elle-même, les cheveux en désordre, la robe déchirée, avec tous les signes d'un complet désespoir.*

Quelle nuit! quel rêve! et quel réveil! où cette maudite robe m'a-t-elle menée? cette robe, cette robe perdue, comment la payer? où prendre l'argent qu'elle coûte? (Elle ôte cette

robe et remet la sienne.) Tout ce que j'ai ne suffirait pas, mon Dieu! un abus de confiance, presque un vol, la prison peut-être! quelle honte! jamais... jamais... plutôt mourir!... D'ailleurs, pourquoi vivre? je sais ce que c'est maintenant. J'ai vu, j'ai vu l'abîme jusqu'au fond!... Oh! ces plaisirs sont des crimes, ces joies des repentirs, ces bonheurs des remords... Dieu merci, j'en suis sortie... Il n'y faut plus rentrer... non, non, je ne veux pas y retomber, y rester comme tant d'autres... Et pourtant j'ai peur, mon Dieu! à côté de l'homme qui m'insultait, celui qui me défendait était si noble et si beau!... Oh! si j'allais céder encore une fois!... Là, le crime, le déshonneur... Ici, pauvreté, désespoir!... ni l'un, ni l'autre... la mort! je mourrai du moins honnête... digne encore d'aller rendre à ma mère l'anneau qu'elle m'a laissé... Allons, c'est fini, je vais la rejoindre là-haut!... Ah! — Un mot d'abord à mon vieux voisin!... *(Elle se place à la petite table et écrit.)* «Adieu, père Jean, je quitte le collier de misère... je ne veux pas prendre celui de la honte... je ne peux plus vivre... je veux mourir... Je vous charge de faire vendre mon pauvre ménage, et avec l'argent de la vente, de payer la robe déchirée et de m'enterrer auprès de ma mère!... MARIE DIDIER.» Allons!... *(Elle sort pour porter la lettre chez le père Jean.)*

Scène IX.

HENRI, entrant, jette un coup d'œil dans l'intérieur de la mansarde et reconnaît la robe posée sur une chaise.

Cette robe!... c'est ici!... Elle est rentrée... je l'ai suivie... et comme malgré moi... Attendons!... *(Il s'assied.)* C'est étrange!... je n'ai jamais eu pareille émotion... Ce n'est pas le duel... j'en ai eu dix!... ce n'est pas l'amour, je n'y crois plus!... Au fait, je suis peut-être meilleur que je ne pense... Dieu le veuille!... Laissons-nous faire!... je ne demande pas mieux!... Allons, voilà mon accès qui me reprend! L'amour au bal masqué!... l'idéal chez Musard!... allons donc!... ce n'est pas dans l'enfer qu'on rencontre les anges! à moins qu'ils n'y viennent sauver les diables!... Non, non, impossible; elle ressemble aux autres, et je suis venu tout bonnement réparer un accroc.

Marie, qu'on a vue pendant ce temps-là entrer chez le

père Jean et remettre la lettre dans le tiroir de la table du chiffonnier, revient chez elle. Avec étonnement. Quelqu'un!

Henri, intimidé lui-même devant cette jeune fille, avec embarras. C'est moi, mademoiselle; je vous ai vue sortir si affligée, si offensée, que je n'ai pu m'empêcher de vous suivre. Je vous prie de vouloir bien recevoir mes excuses et l'indemnité que je vous dois pour la robe déchirée... (*Ici, sur les dernières paroles d'Henri, on voit le père Jean montant et s'arrêtant sur le palier avec sa hotte pleine; il dépose sa lanterne sur les marches du petit escalier, et va derrière ce même escalier cacher des fleurs qu'on lui voit tenir, puis il monte chez lui.*)

Marie, refusant. Je vous remercie, monsieur, vous ne me devez rien, et je vous prie de me quitter.

Henri, laissant une bourse pleine d'or sur la table. Je me retire, mademoiselle.

Marie. Monsieur, monsieur, vous oubliez... (*Elle lui rend la bourse.*)

Henri, la regardant avec une sorte de stupeur, fait comme un violent effort pour la quitter. *A part.* Oh! j'ai peur de battre maintenant... de tuer quelqu'un!... Si je ne meurs pas, je reviendrai! (*Il sort.*)

Scène X.

MARIE, seule, poussant sa porte.

Allons, finissons!

Jean, chez lui, se débarrassant de sa hotte. Faisons mon tri... pendant ce temps-là, mademoiselle Marie se lèvera, et je ne me coucherai pas sans que je lui aie dit bonjour, et qu'elle m'ait dit bonsoir.

Marie, de son côté, fait les préparatifs de son suicide, et, pendant le monologue suivant du père Jean, plie sa robe de bal, écrit sur un petit papier qu'elle attache après la robe avec une épingle, met le verrou, place une serviette à l'endroit de la serrure, roule une jupe qu'elle pose en forme de bourrelet au bas de la porte, ferme hermétiquement la fenêtre et apprête le charbon dans le réchaud; puis elle l'allume, regarde le feu un instant, s'agenouille devant l'image de sainteté entre le rechaud et la porte du cabinet.

Jean, pendant le jeu muet de Marie, renverse sa hotte, pose sa lanterne près des chiffons, et allume sa chandelle, qu'il laisse sur la table. Vidons l'écrin!... vidons le panier aux or-

dures, et faisons l'inventaire de ma nuit!... Voyons si j'ai vraiment fait une grasse journée... si je trouverai quelque chose de bon dans ce résidu de Paris!... C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier... Dire que j'ai tout Paris, le monde, là, dans cet osier... Mon Dieu, oui, tout y passe, la feuille de rose et la feuille de papier... tout finit là tôt ou tard... à la hotte!... (*Remuant le tas du pied.*) L'amour, la gloire, la puissance, la richesse, à la hotte! à la hotte!... toutes les épluchures!... tout y vient, tout y tient, tout y tombe... tout est chiffon, baillon, tesson, chausson, guenillon!... Voyons... (*Il s'assied sur le vieux tabouret, entre le tas et la hotte, prend un papier et lit.*) — «Société pour l'exploitation générale des mines d'or de l'Auvergne et des chemins de fer du Pérou.. Baron Hoffmann et Compagnie. Capital social! deux cents millions.. action de cinquante francs...» Chiffon!... — (*Prenant une affiche et lisant.*) Concert du célèbre pianiste Octave Six-Mains, donné au profit des sourds-muets, dans la salle des Menus-Plaisirs.» — (*Prenant une assiette cassée.*) Tesson!... (*Prenant une autre affiche et lisant.*) «Ouverture du grand bal des Quatre-Saisons, avec valses et quadrilles nouveaux.» (*Prenant une savate.*) Chausson!... — (*Piquant un morceau d'uniforme brodé.*) Habits galons!... (*un noeud de boutonnière.*) Ruban! guenillon! (*un rouleau de papier.*) Roman feuilleton!... — (*Prenant une petite brochure et lisant.*) «Discours de réception à l'Académie française...» (*Prenant une perruque.*) Gazon!... — (*Prenant une affiche et lisant.*) «Ordonnance de police. Il est défendu aux chiffonniers d'enlever les affiches...» Quelle vengeance!... — (*Lisant un petit billet.*) «Cher ange, mon sang, ma vie, mon âme, je donnerais tout pour toi...» (*Il s'arrête.*) Ah! il y a un pâté, et qui n'est pas d'encre... (*Le mettant dans la hotte.*) A la hotte! à la hotte!... comme le reste... Et dire que tout cela refera de beau papier à poulet, de belles étoffes à grandes dames, et que ça reviendra là encore, et ainsi de suite, jusqu'à extermination. O folies d'hier... ô superbes rogatons... c'est là votre humiliation! C'est le rendez-vous-général, c'est la fosse commune, c'est la fin du monde... C'est plus que la mort, c'est l'oubli!... Qu'est-ce qui reste après le père Jean, je vous le demande un peu?... Rien, un os, comme celui-là!... (*Il prend l'os.*) Comme c'est nettoyé, disséqué ça; c'était un jambon!... Le maître y a passé, puis le valet, puis peut-être le chien... et moi, après tout le monde. Aussi, il n'y a plus rien... Allons mangeons mon pain sec... (*Il tire un mor-*

ceau de pain de sa poche.) Un morceau de pain à manger et un morceau de journal à lire! les deux nourritures... le repas et la lecture, comme au restaurant. Que veux-tu de plus? Trop heureux chiffonnier, qui trouve son pain dans le fumier et son instruction dans l'ordure! *(Il va à la table, pose son pain, tire un journal de la poche de son tablier et mange, puis se verse de l'eau dans un bol et boit. Il dit.)* «Messieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire sont priés...» *(S'arrêtant.)* Ils commencent toujours par là... Mais cela ne me regarde pas, moi; je reçois mon journal gratis... Voyons ce qu'il chante, celui-là. *(Il lit tout bas et finit par s'endormir.)*

Marie, agenouillée près du poêle et déjà alourdie. O ma mère, recevez-moi! ô mon père, reconnaissez-moi! mon Dieu, pardonnez-moi!... *(Écoutant à la porte du cabinet.)* Qu'est-ce que cela? j'ai entendu crier là!... *(Elle se relève, va voir dans le cabinet et en révient avec un enfant.)* Un enfant!... un enfant!... un pauvre enfant, là chez moi!... il vit!... ô ciel!... Qui donc peut ainsi abandonner son enfant?... Il a froid, pauvre petit!... *(Elle le recouvre et le réchauffe.)* Il gémit! ah! c'est le charbon!... De l'air!... de l'air!... *(Elle casse un carreau de la fenêtre, éteint vivement le réchaud avec son pot à l'eau.)* Ah! qu'allais-je faire?... le tuer avec moi!... *(Avec une inspiration subite.)* Oh! je n'avais pas la force de vivre pour moi seule; je vivrai, je vivrai pour lui!... Mon père, ma mère, Dieu lui-même a entendu ma prière... il a voulu empêcher un crime... il a voulu me punir d'avoir osé quitter la vie en me donnant cette charge, ou plutôt me récompenser d'avoir fui le mal en m'envoyant ce bonheur... Merci, mon Dieu, j'accepte! Ah! pauvre enfant, pour toi, je reprends mon cœur et mon courage; pour toi, pour toi seul, je n'ai plus ni désespoir ni fatigue... je passerai les jours et les nuits à travailler. Oui, oui, je me tuerai de travail, s'il le faut... et, si je meurs à la peine, ô mon Dieu!... vous me pardonneriez au moins ce suicide-là!... *(Aussitôt elle se met à l'ouvrage et coud avec ardeur auprès de l'enfant.)*

Jean, se réveillant en sursaut. Ces diables de journaux, ça me fait toujours cet effet-là... Ne disons pas de mal des imprimés... c'est le plus clair de mon bien. Vive la liberté de la presse! *(Il le remet dans la hotte.)* Me voilà à la fin du tas; aux derniers les bons!... j'ai crocheté ce paquet-là, en rentrant, presque à la porte!... *(Il prend les derniers papiers.)* Qu'est-ce que c'est que ça? de quoi?... de quoi?... j'ai la berlue! *(Il rapproche sa lanterne et lit.)* «Banque de France!...

mille francs!.. (*Il compte.*) Un, deux, trois... Ah! mon Dieu! une fortune!.. Dix billets... Dix mille francs!.. Pauvre diable qui les a perdus!.. pas si pauvre!.. Quand on peut perdre comme ça dix mille francs à la fois... Sont-ils bons?... Ils en ont l'air... Ils sont bien laids!.. S'il y a une récompense honnête, j'achèterai une hotte neuve. Allons, serrons-les jusqu'à ce qu'on les réclame.. si on allait me les prendre avant que je les aie rendus?... Ah ça mais, c'est malsain d'avoir des billets de banque, voilà que j'ai la fièvre de peur... de peur qu'on me les prenne. C'est que ça s'est vu.. j'en ai vu prendre bien d'autres au quai d'Austerlitz... Ah! je vais toujours les mettre dans ma table... je me coucherai dessus... je ne dormirai plus!.. (*Il se lève, va vers la table, tire le tiroir, prend un portefeuille.*) Fourrons-les dans le portefeuille de ce pauvre Didier, qui en a tenu tant d'autres jadis.. ils y ont peut-être déjà passé, qui sait! (*Il va pour les remettre dans la table, et voit cette fois la lettre que Marie y a posée.*) Qu'est-ce que cela encore? (*Il lit.*) O ciel! Marie!... folle enfant!... mourir!.. Ne mourez pas, Marie, ne mourez pas!.. Ta mère ne veut pas que tu meures... Attends-moi... attends-moi... nous sommes riches! (*Il sort avec la lettre et les billets.*)

Marie. On vient... si on allait me le reprendre! (*Elle se rapproche maternellement de l'enfant.*)

Jean, enfonçant la porte de Marie, la lettre d'une main et les billets de l'autre, et voyant Marie tenant l'enfant. Un enfant!... elle!... allons!... voilà le reste de la hotte!... Complet!... (*Il tombe sur une chaise, frappé d'étonnement.*) — Rideau.

ACTE II.

CINQUIÈME TABLEAU.

Un salon chez le baron Hoffmann; grande porte au fond, donnant dans un autre salon; de chaque côté guéridon, avec fauteuils. Sur le guéridon de droite tout ce qu'il faut pour écrire, une petite sonnette; sur celui de gauche, un petit coffret. Porte à gauche, premier plan; une autre porte secrète au-dessus; une fenêtre à droite avec draperie. Intérieur splendide.